— Fig. : *C'était un esprit que l'on trouvait toujours dans les* ALENTOURS *de la vérité, mais qui n'y pénétrait jamais.* (Rivarol.) *Une éruption volcanique finira par engloutir le trône, ses* ALENTOURS *et ses partisans.* (Napol. Ier.) *Au moment de poser la plume, Gibbon s'arrête à considérer les derniers* ALENTOURS *de son sujet.* (Ste-Beuve.)

ALÉOCHARE s. m. (a-lé-o-ka-re — du gr. *alea*, abri; *charassô*, je creuse). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des brachélytres. Ce sont de petits insectes très-agiles, qui vivent dans les champignons pourris, les débris de végétaux, les bouses et quelquefois sous les pierres. Leur couleur varie du brun au noir. La plupart des espèces appartiennent à l'Europe.

ALÉOCHARIDES s. m. pl. (a-lé-o-ka-ri-de — de *aléochare*, et du gr. *eidos*, forme). Entom. Tribu de coléoptères pentamères, de la famille des brachélytres, ayant pour type le genre aléochare : *Le corps des* ALÉOCHARIDES *est en général assez allongé, dans la majorité des espèces.* (Duponchel.)

ALÉOUTES (Iles) ou **ALÉOUTIENNES** (a-lé-ou-te, a-lé-ou-siè-ne). Archipel du grand Océan boréal, divisé en plusieurs groupes : celui de Behring, des Aléoutes proprement dites, des Krisii ou des Rats, des Lisii ou des Renards, des Sémides et de Cadiak. Les premières de ces îles furent découvertes en 1741 par Behring; la Russie, dont elles dépendent, en tire beaucoup de pelleteries. Ces îles, couvertes de montagnes et de rochers, sont d'une navigation dangereuse. La population est d'environ 6,000 âmes.

ALÉOUTIENS s. m. pl. (a-lé-ou-si-ain). Géogr. Habitants du groupe des îles Aléoutiennes. Ce sont des hommes de taille moyenne, au teint brun, au nez aplati, peu barbus. Ils s'occupent de chasse et de pêche, se creusent des espèces de tanières souterraines pendant l'hiver, et se construisent des cabanes en été. Leurs vêtements consistent en peaux de phoque. Ils entendent presque tous le russe, sont polygames, et paraissent peu jaloux d'adopter le christianisme. Les femmes ont le teint blanc, les cheveux blonds, se tatouent le visage, et se percent les narines et les lèvres pour y passer des anneaux ou des osselets.

ALEP (a-lèp), ville de Syrie, à 201 kil. N.-N.-E. de Damas, déjà importante sous les Romains, plusieurs fois ravagée par la peste et presque détruite en 1822 par un tremblement de terre; 80,000 hab. Elle a été possédée tour à tour par les peuples conquérants de l'antiquité, les Assyriens, les Grecs, les Romains et les Sarrasins; les Turcs s'en emparèrent au XIe siècle, et l'ont toujours conservée depuis. Elle est la capitale de la Syrie et la résidence du pacha. Sa population est un mélange de musulmans, de juifs et de chrétiens. Son commerce, déjà florissant au moyen âge, puisque les seuls Vénitiens y avaient 40 comptoirs de vente, se fait aujourd'hui principalement avec l'Angleterre, la France, l'Italie, les Etats-Unis et la Turquie. Ses échanges s'effectuent plus particulièrement par Alexandrette et Latakié, d'où les transports se font à dos de mules et de chameaux. Elle importe des tissus de coton, de laine et de soie, le coton filé, des grains et farines, de l'indigo, de la cochenille, de la droguerie, de la faïence, de la quincaillerie; elle exporte de la noix de galle, des pistaches, de la laine, de la soie, du tabac, de la cire, des éponges, etc. Ses principales industries consistent dans la fabrication du fil d'or, des tissus en coton, en coton, soie et or, en coton et soie, des tissus imprimés et des mousselines. La France, l'Angleterre et l'Autriche y ont des consuls.

ALEPASE s. m. (a-le-pa-ze). Mar. Pièce de bois liée aux vergues nommées *antennes*, pour les fortifier. ‖ On dit aussi ALEPASSE.

ALÈPE s. m. (a-lè-pe — du gr. *a* priv.; *lepis*, coquille). Moll. Genre de cirrhipèdes, fondé sur une seule espèce, qui est dépourvue de coquille et paraît vivre en parasite sur les méduses.

ALEPH ou **ALEF** s. m. (a-lèff). Philol. Première lettre de l'alphabet hébreu, qui a donné naissance à l'*alpha* des Syriens et des Grecs. ‖ Comme signe numérique, l'*aleph* équivaut à l'unité.

ALÉPHANGINE s. f. (a-lé-fan-ji-ne). Pharm. Pilule stomacale.

ALÉPIDÉE s. f. (a-lé-pi-dé — du gr. *a* priv.; *lepis, lepidos*, écaille). Bot. Genre de la famille des ombellifères et de la tribu des saniculées. La seule espèce qu'il renferme est une plante herbacée, qui vit au cap de Bonne-Espérance.

ALÉPIDOTE adj. (a-lé-pi-do-te — du gr. *a* priv.; *lepis, lepidos*, écaille). Ichthyol. Se dit des poissons qui n'ont pas d'écailles.

ALÉPIN, INE s. et adj. (a-lé-pain, i-ne — rad. *Alep*). Géogr. Habitant d'Alep; qui appartient à Alep ou à ses habitants. ‖ *Galles alépines*, Noix de galle qui viennent d'Alep.

— s. m. pl. Nom d'un ordre de religieux maronites établi à Alep par Abdallah. Ce sont des espèces de chartreux.

ALÉPINE s. f. (a-lé-pi-ne — rad. *Alep*). Comm. Etoffe dont la chaîne est de soie et la trame de laine. Dans l'origine, on la fabriquait exclusivement à Alep : *Elle portait une robe en* ALÉPINE *verte.* (Balz.) *La robe de chambre, en* ALÉPINE *noire, devenue luisante, portait la date de l'émigration polonaise.* (Balz.) *Sa robe d'*ALÉPINE *brune, beaucoup trop large, laissait deviner une taille souple et ronde comme un jonc.* (E. Sue.)

Elle a, pour vous mystifier,
Sous son jupon noir d'*alépine*,
Au moins quatre paquets d'osier. (***)

— **Encycl.** L'*alépine*, originaire d'Alep, comme son nom l'indique, et introduite dans la fabrication française vers la fin du siècle dernier, est un tissu mélangé de laine et de soie. La trame est en laine peignée, fine, mérinos. La chaîne est en soie, laquelle a pour but de donner à l'étoffe de la légèreté et de la fermeté dans les plis. Elle a ordinairement de 1 mètre à 1 mètre 10 cent. de largeur, et se teint le plus généralement en noir. La qualité la plus belle s'appelle *barpour*. Les qualités inférieures se doublent de caoutchouc, pour faire des étoffes imperméables.

ALÉPISAURE s. m. (a-lé-pi-so-re — du gr. *a* priv.; *lepis*, écaille, et *sauros*, lézard). Ichthyol. Genre de poissons sans écailles, appartenant à la famille des salmoïdes. La seule espèce connue a été trouvée à Madère.

ALÉPOCÉPHALE adj. (a-lé-po-sé-fa-le — du gr. *a* priv.; *lepis*, écaille, et *kephalê*, tête). Ichthyol. Se dit des poissons dont la tête n'est pas couverte d'écailles.

— s. m. Genre de poissons du groupe des ésoces, renfermant une seule espèce, qui vit dans les plus grandes profondeurs de la Méditerranée.

ALÉPYRE s. m. (a-lé-pi-re — du gr. *a* priv., et *lepuron*, cosse). Bot. Genre de la famille des restiacées, renfermant trois espèces, qui habitent l'Australie. Ce sont de petites plantes grêles et touffues.

ALER (Paul), savant jésuite allemand, né à Saint-Gui (Luxembourg), en 1656, mort en 1727. Outre des traités de théologie et de philosophie, il a donné des livres d'enseignement, parmi lesquels on connaît surtout le *Gradus ad Parnassum*, livre classique des écoliers, dont on ne compte plus les éditions, mais qui était d'ailleurs calqué sur l'*Epithetorum et synonymorum Thesaurus*, publié à Paris en 1662, et attribué au P. Châtillon.

ALERIA, village de la Corse, sur la côte E. de l'île; 75 hab. Nombreuses ruines romaines.

ALÉRION s. m. (a-lé-ri-on — du lat. *ales*, oiseau). Blas. Aiglette qui n'a ni bec ni pattes, et dont les ailes sont toujours étendues ou abaissées. Famille de Montmorency : *d'or, à la croix de gueules cantonnée de seize* ALÉRIONS *d'azur.*

— Ornith. Nom vulgaire du martinet noir.

ALÉRON s. m. (a-lé-ron). Techn. V. ALEIRON.

ALERTE adv. (a-lèr-te — de l'ital. *all'*, sur la; *erta*, côte, c'est-à-dire sur un lieu élevé, d'où l'on peut observer ; il s'écrivait autref. en trois mots : *à l'erte*). Sur ses gardes :

. . . . Notre chat vit de loin
Son rat qui se tenait *alerte* et sur ses gardes.
La Fontaine.

— S'empl. plus ordinairem. comme interject., et signif. Debout, soyez sur vos gardes : ALERTE ! ALERTE ! *soldats.* (Acad.) ALERTE ! ALERTE ! *on vient d'enlever ma pupille.* (F. d'Eglant.) ALERTE ! *mes enfants, il s'agit du sort de la journée.* (E. Sue.) ALERTE ! ALERTE ! *c'est monsieur votre oncle.* (Scribe.)

Sois mon trompette, et sonne les alarmes;
Point de quartier, marchons, *alerte!* aux armes!
Voltaire.

ALERTE adj. Vif, agile : *D'*ALERTES *servantes distribuent les plats de table en table, pendant que les garçons font le service plus fatigant de la bière et du vin.* (Gér. de Nerv.) *Puis,* ALERTES *comme des hirondelles, nous marchâmes en troupe vers le célèbre castel.* (Balz.)

C'est une forte femme, aux puissantes mamelles,
A la voix rauque, aux durs appas,
Qui, du brun sur la peau, du feu dans les prunelles,
Alerte et marchant à grands pas...
A. Barbier.

— Dans un sens défavorable, Adroit à voir, à saisir ce qui peut être avantageux : *Il est* ALERTE *à saisir les occasions de gagner de l'argent.* (Acad.) *Gens éveillés et* ALERTES *sur tout ce qu'ils croient leur convenir.* (La Bruy.) *C'est un banquier fort* ALERTE *pour les emprunts.* (H. Beyle.) *Le plus* ALERTE *escamote la place de ses rivaux.* (Csse Merlin.)

A Colin, toujours *alerte*,
Ne faites pas les yeux doux.
Béranger.

— Se dit aussi des choses : *Enfin, une petite oreille* ALERTE *attirait le regard.* (Balz.) *Moins grande et moins puissante que l'Allemagne, l'Italie, grâce à son soleil, était plus* ALERTE, *plus remuante, et en apparence plus vivace.* (V. Hugo.)

Bienheureuse la cloche, au gosier vigoureux,
Qui, malgré sa vieillesse, *alerte* et bien portante,
Jette fidèlement son cri religieux.
Baudelaire.

— **Antonymes.** Endormi, engourdi, inactif, indolent, inerte, langoureux, mou, paresseux.

ALERTE s. f. Emotion subite produite dans un camp, dans une garnison, dans un poste, par le signal d'un danger; ou simplem., Mouvement provoqué par l'ordre de prendre les armes : *Cas d'*ALERTE. *Cri d'*ALERTE. *Fausse* ALERTE. *Vive* ALERTE. *Nous avons eu cette nuit trois ou quatre* ALERTES. (Acad.) *Monseigneur veut que l'on soit prêt à la moindre* ALERTE. (Alex. Dum.)

— Par anal. Tout ce qui provoque un mouvement de frayeur : *La souris rentre dans son trou à la moindre* ALERTE. (Buff.)

ALÈS (Pierre-Alexandre), vicomte de Corbet, économiste et littérateur, né dans la Touraine, en 1715, mort vers 1770. Il servit dans les armées de terre et de mer, et publia un assez grand nombre d'ouvrages anonymes, dont le plus estimé est un bon résumé philosophique sur l'*Origine du mal*, ou *Examen des principales difficultés de Bayle sur cette matière.*

ALÉSAGE s. m. (a-lé-za-je). Techn. Action d'aléser; résultat de cette action : *L'*ALÉSAGE *du fer, de l'acier, du cuivre rouge, etc.* ‖ On écrit aussi ALAISAGE.

ALÈSE s. f. (a-lè-ze). Méd. V. ALÈZE.

ALÉSÉ, ÉE part. pass. du v. Aléser. Techn. Se dit d'un tube, d'un trou quelconque rendu poli à l'intérieur : *Tubes* ALÉSÉS. *Au milieu de la voie ordinaire se trouve un tuyau en fonte* ALÉSÉ *à l'intérieur.* (Bouillet.)

— Blas. Se dit des pièces honorables dont les extrémités ne touchent pas le bord de l'écu. Famille de Saint-Gelais : *d'azur, à la croix* ALÉSÉE *d'argent.* Famille de Broglie : *d'or, au sautoir* ALÉSÉ *et ancré de gueules.*

ALÉSER v. a. ou tr. (a-lé-zé — rad. *lé*. — Change l'*é* fermé en *è* ouvert devant une syllabe muette : *J'alèse; qu'il alèse;* excepté au futur et au condit. prés., où l'on maintient l'*é* fermé : *J'aléserai. Nous aléserions*). Techn. Polir un tube, un trou quelconque : ALÉSER *la surface intérieure d'une machine à vapeur, d'un corps de pompe, d'une bouche à feu, de pièces de bois.* ‖ En parlant de monnaies, En aplanir les lés, en redresser les bords; en rehausser les cornes.

— Absol. : *Aussi n'y avait-il pas de succès à attendre, à l'exposition, de l'immobilité; en revanche, tout ce qui agissait, broches, bobines, rabots, tarières, ciseaux à* ALÉSER, *etc., avait la faveur et la vogue.* (L. Reybaud.) ‖ Quelques lexicographes écrivent ALAISER, contrairement à l'étymologie.

ALÉSIA. V. ALISE.

ALESIO (Mathieu-Pierre), peintre et graveur italien, élève de Michel-Ange, né à Rome, mort en 1600. Fixé à Séville, il peignit, dans la cathédrale de cette ville, un *Saint Christophe*, fresque à dimensions gigantesques, dans laquelle on reconnaît la manière de son illustre maître. On lui doit également un certain nombre d'eaux-fortes de quelque valeur.

ALÉSOIR s. m. (a-lé-zou-ar — rad. *aléser*). Techn. Instrument ou machine servant à aléser. ‖ Quelques-uns écrivent ALAISOIR; mais cette orthographe est contraire à l'étymologie.

— **Encycl.** On fait usage de l'*alésoir* pour polir les corps de pompe, les cylindres des presses hydrauliques ou des machines à vapeur, les coussinets des arbres tournants, les canons de fusil, l'âme des bouches à feu, etc. Il ne faut pas confondre les alésoirs avec les outils qui servent à forer. L'alésage vient après le forage, pour ôter aux parois des tubes les aspérités qu'elles présentent toujours après cette dernière opération. De l'alésage dépendent la précision et la facilité du jeu des pistons dans les machines à vapeur, la justesse du tir dans les fusils et dans les bouches à feu. On distingue deux espèces d'alésoirs, l'alésoir *horizontal* et l'alésoir *vertical*.

ALESSANDRI (Innocent), habile graveur vénitien, né vers 1742. Ses ouvrages sont nombreux et estimés. On cite surtout les figures représentant les quatre arts libéraux (Astronomie, Musique, Géométrie et Peinture), d'après Dominique Majotti.

ALESSANDRI (Félix), compositeur, né à Rome en 1742, mort vers 1810. Il passa quelques années à Saint-Pétersbourg, et fut depuis maître de chapelle du roi de Prusse. On lui doit une vingtaine d'opéras médiocres, dont le plus marquant est le *Retour d'Ulysse*, assez bien accueilli à Berlin, en 1790.

ALESSANDRINI (Jules), médecin de Charles-Quint, de Maximilien II et de Ferdinand Ier, né à Trente, en 1506, mort en 1590. Il a écrit de nombreux ouvrages, oubliés aujourd'hui, et dont la plupart ne sont que des commentaires de Galien.

ALESSANDRO (Bartolo d'), architecte vénitien, inventa, dit-on, le procédé de reprendre les édifices en sous-œuvre, et répara ainsi le palais ducal de Venise, en 1602.

ALESSANDRO, jurisconsulte napolitain, né en 1461, mort vers 1523, connu surtout par son *Genialium Dierum lib. VI*, ouvrage d'érudition philologique et archéologique, prolixe et indigeste, mais qui contient cependant d'intéressantes recherches.

Alessandro nell' Indie, opéra de Pacini, un des compositeurs les plus féconds et les plus populaires de l'Italie. Cet ouvrage fut représenté à Naples, en 1824. La cavatine *Se d'amor* a traversé les monts, avec la prière de la *Niobe*, du même maître.

ALESSI (Galéas), architecte, né à Pérouse, en 1500, mort en 1572; construisit à Milan le palais Marini, l'église de Saint-Victor *al Corpo*, ainsi que d'autres monuments en diverses villes d'Italie. C'est lui qui a fourni les plans du monastère et de l'église de l'Escurial.

ALESSIO, ville de l'Albanie, port près de l'embouchure du Drin, à 35 kil. S. de Scutari, possédait autrefois le tombeau du fameux Scanderbeg, qui y mourut en 1467.

ALESSIO PIÉMONTESE, pharmacopole italien du XVIe siècle, parcourut l'Europe pendant plus de cinquante ans, pour recueillir des recettes précieuses, et publia un livre *Des Secrets* (Venise, 1555), qui traite des drogues, des cosmétiques, des savons, etc. Parmi les cures étonnantes qu'il s'attribue, il cite de vieilles femmes rajeunies au moyen d'une drogue préparée avec de la rosée du romarin et divers autres ingrédients.

ALESTER ou **ALESTIR** v. a. ou tr. (a-lèsté, stir — rad. *lest*). Mar. Alléger, dégager, c'est-à-dire rendre un bâtiment plus leste : *On* ALESTIT *un vaisseau en le débarrassant de tout ce qu'il peut contenir de gênant ou d'encombrant.* (Bonnefoux.) ‖ *Alester le grèement*, Le dégager, le rendre moins confus à l'œil.

ALÉSURES ou **ALLÉSURES** s. f. pl. (a-lé-zu-re — rad. *aléser*). Techn. Parties détachées d'une pièce qu'on alèse, par les burins de l'alésoir. Les alésures les plus fines forment une poudre qu'on mêle avec du soufre et du sel ammoniac, pour en composer un mastic avec lequel on fait les jointures des pièces de fer.

ALET ou **ALETH**, gros bourg du dép. de l'Aude, siége autrefois d'un évêché; 1,200 hab. Pays très-agréablement situé au pied des Pyrénées et dans un vallon qui est regardé comme le jardin du dép. de l'Aude. Fruits excellents, très-recherchés; eaux thermales contenant des bicarbonates alcalins. La petite ville d'Aleth a été illustrée, dans le XVIIe siècle, par les vertus de son évêque, Nicolas Pavillon; c'est à lui que Boileau fait cette flatteuse allusion dans le *Lutrin* :

Ses vertus dans Aleth peuvent être en usage.

ALÈTE s. m. (a-lè-te — du gr. *alêtês*, errant). Fauconn. Oiseau de proie de l'Inde, propre à la chasse aux perdrix.

ALÈTES s. m. pl. (a-lè-te). Minér. Nom donné à des agrégats composés principalement de débris de roches volcaniques.

ALÉTÈS, roi de Corinthe, descendant d'Hercule. L'oracle lui avait promis la conquête d'Athènes, à la condition que le roi de cette ville ne fût pas blessé dans l'action. Codrus, roi des Athéniens, ayant eu connaissance de l'oracle, se dévoua volontairement à la mort.

ALÉTHOLOGIE s. f. (a-lé-to-lo-jî — du gr. *alêtheia*, vérité; *logos*, discours). Didact. Traité, discours sur la vérité.

ALÉTHOLOGIQUE adj. (a-lé-to-lo-ji-ke — rad. *aléthologie*). Didact. Qui concerne l'aléthologie.

ALÉTIDES, fêtes athéniennes en l'honneur d'Erigone (nommée aussi *Alétis*), fille d'Icare, qui avait été tuée par les bergers de l'Attique, à qui elle avait enseigné l'usage du vin, et qui avaient pris leur ivresse pour un empoisonnement.

ALÉTRINÉ, ÉE adj. (a-lé-tri-né — rad. *alétris*). Bot. Qui ressemble à un alétris.

— s. f. pl. Tribu de la famille des liliacées, ayant pour type le genre alétris.

ALÉTRIS s. m. (a-lé-triss — du gr. *aletris*, qui prépare la farine). Bot. Genre de plantes de la famille des liliacées, renfermant un petit nombre d'espèces, originaires de l'Amérique du Nord, et qui sont cultivées dans les jardins d'agrément.

ALETSCH, l'un des plus grands glaciers de la Suisse, qui s'étend sur une longueur de 32 kil., depuis la Jungfrau jusque dans le haut Valais.

ALETTE s. f. (a-lè-te — du lat. *aletta*; dimin. de *ala*, aile). Archit. Petite aile ou jambage sur le pied droit. ‖ Champ lisse aux deux côtés des pilastres d'une arcade. ‖ Bord d'un trumeau qui dépasse une glace ou un pilastre.

— Mar. Prolongation des bordages de l'arrière qui, dans les bâtiments levantins, forme cette sorte de poupe qu'on appelle *cul de poule*.

— Cordonn. Cuir cousu à l'empeigne d'un soulier.

ALEU s. m. (a-leu). Féod. V. ALLEU.

ALEUADES, puissante famille de Thessalie, qui descendait d'Hercule par Aleuades le Rouge, et qui formait une faction aristocratique prépondérante. Elle a joué un rôle considérable au milieu des luttes politiques et des événements dont la Thessalie fut le théâtre jusqu'à la conquête romaine.

ALEURIE s. f. (a-leu-rî — du gr. *aleuron*, farine). Bot. Genre de champignons.

ALEURISME s. m. (a-leu-ri-sme — du gr. *aleuron*, farine; *isma*, construction, amoncellement). Bot. Genre de champignons qui ressemblent à de petits tas de farine.

ALEURITE s. f. (a-leu-ri-te — du gr. *aleurites*, farineux). Bot. Genre de la famille des euphorbiacées, dont les deux ou trois espèces sont des arbres qui habitent Ceylan et les diverses îles de l'océan Pacifique.

ALEUROMANCIE s. f. (a-leu-ro-man-sî — du gr. *aleuron*, farine; *manteia*, divination). Antiq. gr. Divination qui se pratiquait avec de la farine de froment.

ALEUROMANCIEN, ENNE s. (a-leu-ro-man-si-ain, è-ne — rad. *aleuromancie*). Antiq. gr. Celui, celle qui pratiquait l'aleuromancie.

ALEUROMÈTRE s. m. (a-leu-ro-mè-tre — du gr. *aleuron*, farine; *metron*, mesure). Petit instrument servant à constater la quantité de gluten que contient la farine.

ALEUROMÉTRIQUE adj. (a-leu-ro-mé-tri-ke — rad. *aleuromètre*). Qui se rapporte à l'aleuromètre : *Instrument* ALEUROMÉTRIQUE. *Expérience* ALEUROMÉTRIQUE.

ALEUROSTICTE s. m. (a-leu-ro-stik-te — du gr. *aleuron*, farine; *stiktos*, tacheté). Entom. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, voisin des scarabées, aux dépens duquel il a été formé.

ALEVIN s. m. (a-le-vain — du vieux fr. *alever*, qui signif. *élever, nourrir;* toutefois, les étymologistes varient beaucoup sur l'origine de ce mot). Menu poisson qui sert à peupler les étangs : *Il faut jeter de l'*ALEVIN *dans cet étang.* (Acad.)

ALEVINAGE s. m. (a-le-vi-na-je — rad. *alevin*). Art de conserver et de propager l'alevin; action d'aleviner un étang. ‖ Fretin, menus poissons que les pêcheurs rejettent dans l'eau.

ALEVINANT (a-le-vi-nan) part. prés. du v. Aleviner.

ALEVINÉ, ÉE (a-le-vi-né) part. pass. du v. Aleviner.

ALEVINER v. a. ou tr. (a-le-vi-né — rad. *alevin*). Peupler un étang, un vivier, en y jetant de l'alevin.

S'aleviner, v. pr. Etre aleviné.

ALEVINIER s. m. (a-le-vi-ni-é — rad. *alevin*). Petit étang dans lequel on élève de l'alevin. ‖ On dit aussi ALEVINIÈRE, s. f.

ALEVRITE s. m. (a-le-vri-te). Bot. Ancienne orthographe de *aleurite*. ‖ On écrit aussi ALEVRIT.

ALEXANDRA, nommée plus souvent CASSANDRE. V. ce mot.

ALEXANDRA, reine des Juifs, femme d'Alexandre Jannée, régna seule, après la mort de son époux, de 79 à 70 av. J.-C.

ALEXANDRA, fille d'Hyrcan II, épousa Alexandre, fils d'Aristobule II, roi des Juifs, et en eut Aristobule et Mariamne, qui devint la femme d'Hérode le Grand. Alexandra était une princesse ambitieuse, qui conspira, dit-on, plusieurs fois contre son gendre. Hérode la fit mettre à mort l'an 28 av. J.-C.

Rois et princes :

ALEXANDRE Ier, roi de Macédoine, de 500 à 462 av. J.-C. Lors des guerres médiques, il fut forcé de se soumettre aux Perses et de leur fournir des troupes auxiliaires. Mais la veille de la bataille de Platée, il avertit secrètement les Grecs des dispositions de Mardonius, et passa dans leurs rangs pendant le combat. Il attira à sa cour Pindare et les plus célèbres poëtes de son temps.

ALEXANDRE II, roi de Macédoine de 369 à 367 av. J.-C., périt assassiné par Ptolémée Alorites.

ALEXANDRE III, le Grand, roi de Macédoine et le capitaine le plus fameux de l'antiquité. Fils de ce Philippe dont le génie asservit la Grèce, il naquit à Pella, l'an 356 av. J.-C., le jour même de l'embrasement du temple de Diane à Ephèse par Erostrate, qui, suivant le mot d'un ancien, avait profité, pour accomplir son crime, du moment où la déesse était occupée aux couches d'Olympias, mère d'Alexandre. Les grands traits de son caractère se dessinèrent dès son enfance : « Mon père ne me laissera donc rien à conquérir ! » s'écriait-il en apprenant les victoires multipliées de Philippe. On lui demandait s'il disputerait le prix aux jeux Olympiques : « Oui, répondit-il, si j'y trouvais des rois pour rivaux. » Des ambassadeurs persans étant venus à la cour, il les accabla de questions sur l'administration, les routes, les distances, les forces de l'empire du grand roi, comme s'il en rêvait déjà la conquête. Souple, adroit, hardi, il faisait de la chasse, de tous les exercices violents, ses jeux favoris. Seul il put dompter le cheval *Bucéphale* (V. ce mot), dont la fougue sauvage avait rebuté les écuyers les plus hardis, et c'est à cette occasion que Philippe, enthousiasmé, le serra dans ses bras, en s'écriant : « Cherche un autre royaume, ô mon fils ! la Macédoine n'est pas assez grande pour te contenir. » Dès l'âge de treize ans, après sa première éducation, il l'avait confié aux soins d'Aristote, auquel il avait écrit cette lettre célèbre, aussi honorable pour le prince que flatteuse pour le philosophe : « Philippe à Aristote, salut. Je t'apprends qu'il m'est né un fils, et je remercie les dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de l'avoir fait naître du temps d'Aristote. » Alexandre parcourut avec son illustre maître le cercle entier des connaissances humaines : poésie, politique, morale, éloquence, sciences physiques, médecine, etc. Nul doute qu'il ne lui dût aussi le développement de cette passion des grandes choses qui fut le mobile de sa vie. On rapporte que plus tard, dans son âme avide de toutes les gloires et de toutes les supériorités, il se montra blessé de ce qu'Aristote publiait des livres et rendait ainsi communes à tous les sciences qu'il lui avait apprises.

A l'âge de vingt ans, il succéda à son père (336), au meurtre duquel il fut soupçonné, mais sans preuves, de n'avoir pas été étranger, ainsi que sa mère Olympias. Quoi qu'il en soit, il punit les complices réels ou supposés de l'assassin Pausanias, et, malgré les factions de l'intérieur, saisit le pouvoir d'une main souveraine. La suprématie de la Macédoine semblait remise en question par la mort de Philippe. Les nations barbares s'agitaient pour en secouer le joug, pendant que Démosthène soulevait les cités grecques. Alexandre se porta d'abord avec la rapidité de la foudre chez les Thraces, les Gètes et les Triballes, qu'il subjugua, et fit alliance avec quelques peuplades barbares, entre autres les Celtes voisins du golfe Adriatique, qu'il croyait épouvantés de sa renommée, et qui lui répondirent fièrement qu'ils ne craignaient rien que *la chute du ciel*. Il s'avança ensuite pour soumettre la Grèce révoltée, emporta Thèbes, malgré une résistance héroïque, la détruisit de fond en comble et fit vendre trente mille de ses habitants comme esclaves. Plus de six mille avaient été massacrés. Il n'épargna que la famille de Pindare, et ne laissa debout que la maison où le poëte était né. Cette exécution sanglante frappa les autres cités de terreur. Athènes se soumit et obtint son pardon, comme elle l'avait obtenu de Philippe. Pour la deuxième fois, la colère des Macédoniens vainqueurs s'arrêta devant la métropole de la civilisation. Une diète s'assembla à Corinthe. Alexandre y proposa de donner suite au dessein ébauché par Cimon, Agésilas et Philippe, d'une guerre nationale des Hellènes contre les Perses, pour venger la souillure des invasions. Rien n'était plus capable de faire oublier aux Grecs qu'ils étaient asservis. Nommé généralissime (335), le jeune héros reçut la visite de tout ce que la Grèce renfermait d'hommes illustres ou considérables. Il attendait celle de Diogène, qui vivait alors à Corinthe, et se décida enfin à l'aller trouver lui-même, entouré de ses capitaines et de ses courtisans. Le vieux philosophe était tranquillement étendu au soleil dans le gymnase nommé Cranium. Tout le monde connaît les détails de cette scène incomparable : d'un côté, une ambition immense, pour l'expansion de laquelle le monde semblait trop étroit; de l'autre, un immense dédain pour toutes les choses de la vie. Le disciple d'Aristote offrit au cynique de le combler de bienfaits. « Que demandes-tu? lui dit-il. — Que tu t'écartes de mon soleil. » Le conquérant se retira rêveur, en assurant à ses officiers que s'il n'était Alexandre, il voudrait être Diogène. V. VOULOIR.

En quittant la Macédoine, Alexandre en laissa le gouvernement à Antipater, et partagea tous ses domaines entre ses amis. « Que vous réservez-vous donc ? lui demanda Perdiccas. — L'espérance, » répondit-il. (V. ESPÉRANCE.) Avant son départ, il voulut consulter l'oracle de Delphes. Comme la pythie refusait de monter sur le trépied, le jeune héros l'y traînait violemment. « Ah ! mon fils ! s'écria-t-elle, on ne saurait te résister. — Cet oracle me suffit, répondit Alexandre, et je n'en veux point d'autre. » (V. RÉSISTER.) Ce fut au printemps de l'année 334 que ce capitaine de vingt-deux ans commença cette mémorable expédition, emmenant avec lui, pour faire la conquête du plus vaste empire de l'univers, 30,000 fantassins, 4,500 cavaliers, des vivres pour un mois, et une somme équivalant à peine à 400,000 fr. Au reste, par une merveilleuse intuition du génie, il avait bien jugé la faiblesse réelle du colosse qu'il voulait détruire, et des races énervées qu'il avait à combattre. La flotte persane ne lui disputa même pas le passage de l'Hellespont. Il débarqua dans la Troade et courut au cap Sigée, couronner de fleurs le tombeau d'Achille, en s'écriant : « O heureux Achille, qui as trouvé pendant ta vie un ami comme Patrocle, et, après ta mort, un chantre comme Homère ! » On sait qu'Achille, dont il prétendait descendre, était son héros et son modèle, et que le peintre des mœurs de l'âge héroïque, Homère, était son poëte de prédilection. Il emportait partout avec lui, dans une cassette d'or, un exemplaire de l'*Iliade*, revisé de la main même d'Aristote. Peu de jours après il détruisit, au passage du Granique, la première armée que les Perses lui opposèrent. Cette victoire lui livrait l'Asie Mineure, dont il commença la conquête avant de pousser plus avant, afin d'assurer ses communications par la possession des places maritimes, et de fermer aux Perses le chemin de la Grèce et de la Macédoine. Ce plan de campagne, admiré depuis par Napoléon et par les plus grands tacticiens, il le suit avec une constance imperturbable, soumettant toute la côte en se faisant suivre de sa flotte, s'attachant les cités grecques d'Asie en leur rendant leurs vieilles constitutions démocratiques, parcourant en vainqueur la Carie, la Lydie, l'Ionie, la Lycie, la Pamphylie, puis la Pisidie et la Phrygie. A Gordium, il trancha de son épée le fameux *nœud gordien* (V. NŒUD), prétendant avoir ainsi accompli l'oracle qui promettait l'empire de l'Asie à celui qui saurait le dénouer (333). Il alla soumettre ensuite la Paphlagonie et la Cappadoce, franchit le Taurus, pénétra en Cilicie et emporta Tarse, où il tomba malade pour s'être baigné couvert de sueur dans les eaux froides du Cydnus. Guéri par son médecin Philippe, à la trahison duquel il refusa noblement de croire (V. MÉDECIN), il courut au-devant de Darius et l'écrasa dans les plaines d'Issus (333), où la mère, la femme et les deux filles du roi de Perse tombèrent en son pouvoir. Le jeune héros, accompagné d'Ephestion, son favori et son ami le plus cher, alla visiter dans leur tente les infortunées princesses. Sisygambis, mère de Darius, adressa le salut à Ephestion, qu'elle prenait pour Alexandre, à la supériorité de sa taille et à l'éclat de son costume. Avertie de son erreur, elle se jeta aux pieds du conquérant, qui la releva avec bonté en lui disant : « Vous ne vous êtes pas trompée, ma mère, *celui-ci est aussi Alexandre !* » V. AUSSI.

Sans s'inquiéter de la fuite de Darius, qui va se reformer une armée au delà de l'Euphrate, il poursuit l'exécution de son plan, envahit la Syrie, la Phénicie et la Judée, soumet sans coup férir presque toutes les villes, à l'exception de Tyr, qui résista sept mois, et de Gaza, défendue par Bétis, dont il traîna sept fois le cadavre autour des murs, pour imiter Achille, épisode qui est rapporté par le seul Quinte-Curce. Josèphe prétend qu'il visita ensuite Jérusalem et qu'il alla s'incliner devant le grand prêtre. Il n'y a en cela rien d'absolument invraisemblable, car on voit Alexandre rendre dans tous les pays des hommages publics au culte national. A Sidon, il donna la royauté à Abdolonyme, marcha sur l'Egypte, qui se soumit sans résistance, et jeta, dans une situation admirablement choisie, les fondements d'Alexandrie, destinée à être le lien commercial des trois parties du monde et à ruiner l'importance maritime de Tyr. Toutes les provinces maritimes de l'empire des Perses étaient dès lors en sa possession. Mais avant de s'engager au cœur de l'Asie, il jugea bon de s'armer encore du prestige d'un oracle fameux, et de se faire décerner une apothéose pour s'en faire un nouvel instrument de victoires. Il l'alla chercher à travers les sables de la Libye, au temple d'Ammon, où les prêtres, comblés de présents, le saluèrent du nom de *fils de Jupiter*. Revenu ensuite en Asie, il refusa les propositions brillantes de Darius, qui lui offrait 10,000 talents (54 millions), la cession de l'Asie jusqu'à l'Euphrate et l'une de ses filles en mariage. « J'accepterais, lui dit alors Parménion, l'un de ses généraux, si j'étais Alexandre. — Et moi aussi, si j'étais Parménion, » repartit le héros. (V. AUSSI.) Après avoir réglé l'administration des pays conquis, il traversa la Célésyrie, franchit l'Euphrate à Thapsaque, évitant par de grands détours les déserts de l'Arabie, et prenant sa route par le N.-E. de la Mésopotamie, dans un pays bien arrosé et abondant en vivres et en fourrages. Il rencontra enfin l'immense armée de Darius au delà du Tigre, près d'Arbelles, dans les vastes plaines de Gaugamèle, et gagna sur le grand roi cette bataille d'Arbelles, la plus fameuse de l'antiquité et qui décida de l'empire (331). Après cette victoire, qui lui livrait l'Asie, il combla de présents ses officiers et ses amis, ordonna l'abolition des tyrannies particulières qui s'étaient élevées en Grèce, et rendit aux cités leurs propres lois, n'oubliant point, au milieu de l'enivrement de ses conquêtes, que la Grèce était son point d'appui dans sa lutte contre l'Orient. Toutes les grandes capitales de l'empire s'ouvrirent successivement devant lui : Babylone, où il sacrifia à Bel suivant le rite chaldéen, où il trouva près de deux mille ans d'observations astronomiques faites par les mages, et qu'il envoya à Aristote; Suse, où il reprit les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, trophées de victoire enlevés par Xerxès aux Athéniens; Persépolis, dont il brûla le palais et où il trouva d'immenses trésors; Ecbatane, Pasargades, etc.

Cependant, tandis qu'il poursuivait Darius à travers la Médie et la Bactriane, ce prince fut tué à coups de flèches par un de ses satrapes, qu'Alexandre punit en le livrant au supplice. L'empire des Perses était détruit. Le conquérant macédonien complète son œuvre en soumettant diverses nations belliqueuses des régions montagneuses qui bordent la mer Caspienne, pénètre jusque chez les Scythes asiatiques qui campaient au delà de l'Axiarte, et marque son passage dans ces sauvages contrées par la fondation d'une nouvelle Alexandrie. L'une des villes de ce nom, qu'il érigea dans la haute Asie, est encore aujourd'hui florissante et a gardé le nom de son fondateur, *Kandahar* (les Orientaux appellent Alexandre *Iskander*). En même temps, il organisait sa conquête avec la haute intelligence d'un politique et d'un civilisateur, modifiant l'administration des Perses dans ce qu'elle avait d'anarchique et de despotique, abolissant les prestations en nature, séparant avec soin les autorités civile, militaire et fiscale, respectant partout les religions nationales et les mœurs, s'assurant des peuples douteux par des colonies et des forteresses, ouvrant des routes à travers l'empire, répandant partout une semence de villes grecques qui, en fructifiant, doit civiliser l'immobile Orient, cherchant enfin à fondre en un seul peuple les vainqueurs et les vaincus, à mêler les nations, les idées, les religions et les mœurs dans une unité matérielle et morale que le monde antique ne connaissait pas, et que la philosophie même n'avait pas rêvée. C'est dans cette vue qu'il épousa Statira, fille de Darius, puis Roxane; qu'il encouragea par des présents les unions de ses soldats avec des femmes persanes, et qu'il admit des Mèdes et des Perses dans l'administration et dans l'armée.

Malheureusement, il y avait deux hommes dans Alexandre : l'élève des philosophes grecs, le conquérant civilisateur, et l'enfant d'une race à demi barbare, civilisé à la surface par les lettres grecques, mais qui conservait encore les passions énergiques et l'orgueil violent des guerriers de l'âge héroïque. De là ce mélange de grandes actions et d'actes insensés, d'inspirations généreuses, de nobles paroles, de despotisme et de cruauté, de vices et de vertus, qui forment le contraste de sa vie. C'est ainsi qu'il s'abandonna à la débauche et aux excès dégradants de l'ivresse, et qu'il fit périr ses meilleurs amis, impliqués à tort ou à raison dans des complots contre sa vie, Philotas, le vieux et fidèle Parménion, Clitus, qui lui avait sauvé la vie au Granique et dont il arrosa le cadavre de larmes inutiles, après l'avoir tué de sa main pour une parole imprudente dans l'ivresse d'un festin; le philosophe Callisthène, qui n'avait point voulu se prosterner devant lui, à la manière orientale; c'est ainsi qu'il adopta les usages des Perses, qu'il se forma un sérail, qu'il ceignit le diadème, qu'il s'entoura d'une garde barbare, qu'il prétendit se faire adorer comme le fils de Jupiter, qu'il s'attribua toute la gloire de la conquête, et qu'il se créa une armée entièrement composée d'Asiatiques, comme pour l'opposer à ses Macédoniens irrités. Néanmoins, le prestige de sa gloire couvrait tout, et le mécontentement n'éclatait que par quelques tentatives impuissantes, réprimées avec la plus impitoyable rigueur.

En 327, il entreprit la conquête de l'Inde. Cette expédition, comme les précédentes, ne fut qu'une marche triomphale. Il ne rencontra de résistance sérieuse que sur les bords de l'Hydaspe, dont Porus lui disputa le passage avec son armée et ses éléphants de guerre. Vaincu et fait prisonnier après une bataille sanglante, le rajah indien est amené devant le conquérant. « Comment prétends-tu être traité ? — En roi ! » répond fièrement Porus. Alexandre, comprenant la grandeur de cette réponse, lui rendit ses Etats, auxquels il ajouta de nouvelles provinces. Sa magnanimité était ici d'accord avec sa politique, car en même temps qu'il s'attachait un puissant vassal, il se ménageait un utile appui contre Taxile, autre roi indien dont il craignait l'ambition et l'influence. C'est à ce passage périlleux de l'Hydaspe qu'il s'écria, au moment d'être englouti par les flots : « O Athéniens ! à quels dangers je m'expose pour être loué de vous ! » (V. LOUER.) Il fonda en ces lieux deux villes, *Nicée*, pour rappeler sa victoire, et *Bucéphalie*, pour honorer la mémoire de son fidèle coursier, qui venait de mourir des blessures reçues dans le combat. Il continua de s'avancer dans l'Inde, soumettant les peuples et les villes; mais ses soldats, fatigués de ces courses immenses dans un monde inconnu, refusèrent de franchir l'Hyphase et d'aller jusqu'au Gange. Le conquérant dut s'arrêter avant que son ambition fût rassasiée. Bouillant de colère, il fut contraint néanmoins de revenir sur ses pas, fit construire une flotte et descendit l'Hydaspe, puis l'Indus jusqu'à l'Océan, subjuguant des peuples sur son passage, fondant des villes, creusant des ports, établissant des arsenaux, laissant partout enfin des monuments de son énergique activité. Arrivé à l'Océan, dont le flux et le reflux émerveille les Grecs, il donne le commandement de la flotte à Néarque et le charge d'explorer la côte jusqu'au golfe Persique, pendant que lui-même ramène l'armée à travers les déserts de la Gédrosie, où il partagea toutes les privations de ses soldats, jusqu'à répandre sur le sable un peu d'eau qu'on lui apportait, ne voulant point se désaltérer pendant que l'armée mourait de soif. De retour à Suse, il se maria de nouveau, maria à son exemple et dota richement dix mille Macédoniens avec des femmes asiatiques, punit plusieurs satrapes concussionnaires, mais ne put atteindre le plus coupable d'entre eux, Harpalus, qui s'enfuit en Grèce, emportant des richesses considérables. Vers cette époque, il fut frappé d'une grande douleur. Ephestion, le plus cher de ses amis, l'*ami d'Alexandre*, comme il le disait lui-même, tandis que Cratère n'était que l'*ami du roi*, Ephestion mourut des suites d'une orgie. Il lui fit des funérailles d'une magnificence inouïe et voulut même le diviniser. Arrivé à Babylone (325), il y reçut des ambassadeurs de toutes les parties du monde. Ces hommages achevèrent de l'enivrer de sa propre grandeur, et il agita dans son esprit les projets les plus grandioses. Il voulait, dit-on, faire construire une flotte de mille navires, conquérir l'Arabie, faire le tour de l'Afrique, pénétrer dans la Méditerranée, soumettre Carthage, fonder enfin une monarchie universelle dont Alexandrie eût été la capitale. Mais tous ces rêves d'une insatiable ambition devaient bientôt s'évanouir. Pendant qu'il s'occupait d'améliorations intérieures, qu'il faisait creuser un port à Babylone, enlever les barrages du bas Tigre, pour faciliter la navigation, et commencer de grands travaux d'irrigation, il fut pris d'une fièvre pernicieuse, dont peut-être il avait gagné le germe en visitant les marais du Pallacopas, et mourut après onze jours de maladie, le 21 avril 323 av. J.-C. Il n'avait pas trente-trois ans accomplis. Quelques historiens anciens soupçonnèrent qu'il avait été empoisonné par Antipater, mais cette opinion n'a jamais eu qu'un petit nombre de partisans. Alexandre périt

victime de ses propres excès, de ses débauches, de son intempérance, peut-être aussi consumé par un climat énervant et par le feu de sa dévorante activité. A son lit de mort, prévoyant que ses capitaines se disputeraient sa succession les armes à la main, il avait exprimé ses craintes sur les *sanglantes funérailles* qu'on lui préparait. Il s'abstint de désigner un héritier. A ceux qui lui demandaient à qui il laissait l'empire, il répondit, suivant une tradition : « Au plus digne (V. Diogène), » montrant ainsi qu'il était déjà « plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort, » et qu'il entrevoyait le démembrement de son empire. Un fils en bas âge, qu'il avait eu de sa concubine Barsine, un enfant à naître, de sa femme Roxane, qu'il laissait enceinte, un frère imbécile, Arrhidée, tels étaient ses seuls héritiers. Après beaucoup de troubles et d'agitations, l'armée reconnut Arrhidée, sous la régence de Perdiccas, à qui Alexandre avait remis en mourant son anneau, et les généraux se partagèrent les commandements et les provinces, en attendant qu'ils se les disputassent les armes à la main, à titre de souverainetés.

Alexandre avait commandé qu'on transportât son corps dans le temple d'Ammon; mais Ptolémée le garda à Memphis, dans son cercueil d'or. Plus tard, il fut transporté à Alexandrie, où l'on substitua un cercueil de verre à l'ancien. Jules César et Auguste purent contempler ce cadavre, qu'avait été embaumé à l'égyptienne. Sous Alexandre Sévère, le tombeau qui renfermait le conquérant disparut sans qu'on ait pu le retrouver.

Voici le jugement que porte du héros macédonien l'homme le plus capable d'apprécier son génie et son caractère : « Alexandre, dit Napoleon dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, conquiert avec une poignée de monde une partie du globe; mais fut-ce de sa part une simple irruption, une façon de déluge? Non; tout est calculé avec profondeur, exécuté avec audace, conduit avec sagesse. Alexandre se montre tout à la fois grand guerrier, grand politique, grand législateur. Malheureusement, quand il atteint le zénith de la gloire et du succès, la tête lui tourne ou le cœur se gâte; il a l'air débuter avec l'âme de Trajan, il finit avec le cœur de Néron et les mœurs d'Héliogabale. »

La vie d'Alexandre le Grand, ce poème héroïque qui se déroule en épisodes merveilleux de l'Hellespont à l'Indus, a laissé un long souvenir dans la mémoire des peuples, et la langue poétique des nations de l'Occident a conservé les mots, les réponses, les maximes de cet homme extraordinaire comme autant de phrases caractéristiques pour peindre des sentiments et des situations. Mais c'est surtout dans les traditions orientales qu'Alexandre (Iskander) joue un rôle qui touche au merveilleux. Déjà Josèphe nous a donné sur le héros macédonien des détails sur lesquels les auteurs grecs ont gardé le silence le plus complet, en parlant, par exemple, de la réception faite à Alexandre, à Jérusalem, par le grand prêtre Jeddu, et de la protection que le conquérant aurait accordée aux Juifs. Les autres nations orientales mêlèrent insensiblement à l'histoire d'Alexandre les brillantes fictions de légendes surnaturelles, et créèrent ainsi un type nouveau, bientôt devenu populaire. Les Arabes l'appellent Iskander, selon leur habitude de tronquer les mots grecs. (C'est ainsi que d'*Hippocrate* ils ont fait *Bocrat*; de *euangelion*, *indjil*.) Souvent ils ajoutent à ce nom la qualification *Ben Filtous* (fils de Philippe) ou *Zoul Garnein* (aux deux cornes). Les écrivains orientaux ne sont pas d'accord sur l'origine de ce nom. Il vient peut-être de ce qu'Alexandre s'est rendu maître de l'Orient et de l'Occident, des deux extrémités, des *deux cornes* de la terre. Peut-être prétendait-il se faire passer pour le fils de Jupiter Ammon, ou bien fait-il chercher l'explication du mot dans le génie particulier des langues orientales, qui font des cornes l'emblème de la force. — On débite en Orient sur Iskander Zoul Garnein les légendes les plus incroyables. Les Persans le font descendre de la race de leurs rois, et le regardent comme le propre fils de Darab; suivant eux, il aurait envahi le royaume de son frère Dara (Darius Codoman), l'aurait vaincu et se serait emparé de ses États. On lui attribue des qualités extraordinaires, une intelligence hors ligne, un courage à toute épreuve. — Ces croyances se répandirent d'autant plus facilement en Orient, qu'elles flattaient l'amour-propre national des peuples asiatiques, facilement disposés à considérer l'envahisseur, non comme un étranger, mais comme issu de leur nation et favorisé des dieux. Les auteurs orientaux chrétiens, entre autres Barhébræus et Ibn Batrik, ont poussé l'invraisemblance au moins aussi loin en admettant qu'Alexandre était d'origine égyptienne, parce que Nectanebos, chasse de son royaume par Artaxerce, se serait réfugié en Macédoine, et, déguisé en astrologue, aurait eu des relations avec Olympias, femme de Philippe. — Le Coran, à son tour, est venu broder sur ce thème quelques nouveaux motifs. C'est ainsi que, dans la sourate XVIII, Zoul Garnein est enlevé comme un personnage tout à fait mythologique qui élève contre Jagug et Magug (Gog et Magog de la Bible) les murailles d'airain. Les commentateurs du Coran sont en désaccord pour savoir si ce passage doit être appliqué à Alexandre le Grand, ou bien à un ancien prince de l'Arabie-Heureuse, Zoul Garnein Assaab Ibn Rayich, ou enfin à un roi persan, Afridim Ibn Asfian. Cependant le plus grand nombre y voit une allusion à Alexandre le Grand, et cette interprétation est la plus plausible.

ALEXANDRE, nom propre devenu commun dans toutes les langues, et qui est resté le type, la personnification du héros, du conquérant, et aussi du bienfaiteur. C'est dans ce dernier sens que La Fontaine a dit :

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard, l'*Alexandre* des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables...
(*Le Chat et le vieux Rat.*)

« A la veille d'un si grand jour et dès la première bataille, il est tranquille tant il se trouve dans son naturel; et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre *Alexandre*. »

Bossuet,
Oraison funèbre du prince de Condé.

Le grand nom d'Alexandre a également inspiré les poètes, les écrivains et les artistes de toutes les époques. Voici les œuvres les plus remarquables d'après leur ordre alphabétique seulement.

Alexandre, la seconde des tragédies de Racine dans l'ordre chronologique, représentée pour la première fois en 1667. Le sujet de cette pièce est emprunté entièrement au VIIIe livre de Quinte-Curce; on n'en connaît guère où l'histoire soit plus exactement suivie. C'est, dit La Harpe, la première tragédie française écrite avec élégance; mais elle manque d'action et surtout de cet intérêt qui soutient seul les pièces de théâtre, quand on n'y supplée point par des beautés d'un autre genre. L'esprit d'imitation y est trop marqué, et Alexandre est aussi froidement amoureux d'une reine des Indes que César de celle d'Égypte. Boileau a cru mettre une louange déguisée dans la bouche de son campagnard du *Repas ridicule*, quand il lui fait dire :

Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'*Alexandre*.
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.

Il en dit beaucoup trop pour un conquérant. Il y a des héros qu'il ne faut jamais faire soupirer sur la scène, et Alexandre est de ce nombre. Mais Racine sacrifiait encore à la mode consacrée par Corneille, qui faisait débiter à Sertorius des galanteries dignes des marquis du temps. On dit neanmoins que Racine ayant soumis sa pièce au jugement de l'auteur de *Cinna*, ce grand homme n'y reconnut point le caractère d'Alexandre, et qu'il conseilla au jeune auteur de renoncer à la tragédie. Le rôle de Porus est plus énergiquement tracé; il appartient à l'école des héros de Corneille; mais les beaux vers mêmes qu'il débite sentent trop l'imitation et approchent de la bravade. Saint-Evremont, après avoir exprimé les brillantes espérances que lui faisait concevoir le jeune auteur, n'en porte pas moins sur lui, à cette occasion, un jugement juste et sévère. « Il a, dit-il, des pensées fortes et hardies, des expressions qui égalent la force de ses pensées; mais rien ne permettrez de vous dire, après cela, qu'il n'a pas connu Alexandre ni Porus. Peut-être que pour faire Porus plus grand, sans donner dans le fabuleux, il a pris le parti d'abaisser son Alexandre. Si tel a été son dessein, il ne pouvait pas mieux réussir; car il en fait un prince si médiocre, que cent autres le pourraient emporter sur lui comme Porus... A parler sérieusement, je ne connais ici d'Alexandre que le nom seul; son genie, son humeur, ses qualités, ne me paraissent en aucun endroit. Je cherche dans un héros impétueux des mouvements extraordinaires qui me passionnent, et je trouve un prince si peu animé, qu'il me laisse tout le sang-froid où je puis être. Je m'imaginais en Porus une grandeur d'âme qui nous fût plus étrangère; le héros des Indes devait avoir un caractère différent de celui des nôtres. »

La tragédie d'*Alexandre* marquait néanmoins un progrès dans le talent de Racine; son troisième essai, *Andromaque*, devait être un de ses plus admirables chefs-d'œuvre.

Alexandre (BATAILLES D'). Série fameuse de tableaux qui fut commandée par Louis XIV à Le Brun, en 1660; le peintre la termina en 1668. Le temps a beaucoup assombri le coloris de ces immenses peintures, dont trois mesurent jusqu'à 12 mètres de largeur. Fort heureusement pour la gloire même de Le Brun, elles ont été admirablement traduites par le burin de Gerard Audran et de Gerard Edelinck. « Ces deux grands artistes, dit M. Viardot, en conservant le principal mérite des compositions de Le Brun, unique peut-être, mais incontestable, leur savante et noble ordonnance, surent l'un et l'autre bien cacher et corriger les imperfections d'un dessin mol et lourd... »

Alexandre le Grand (STATUE ANTIQUE D'), Musée du Louvre. Cette statue, du style hérolique, est probablement la reproduction d'un Alexandre de Lysippe, qui eut, comme le peintre Apelle, le monopole des portraits d'Alexandre. Le vainqueur de Darius est debout, coiffé d'un casque et l'épée à la main. On le reconnaît surtout à ses traits fins et délicats et à sa tête légèrement penchée sur l'épaule gauche. « Cet Alexandre au regard lointain, dit M. Viardot, semble dire à Jupiter, comme dans l'épigramme d'Archélaüs : « O roi des « dieux! notre partage est fait : à toi le ciel, « à moi la terre! »

Alexandre et Diogène, bas-relief de P. Puget. Musée du Louvre. Ce fut le dernier ouvrage de Puget, qui l'acheva peu de temps avant sa mort. C'est peut-être à tort que l'on a donné le nom de bas-relief à ce morceau; car, à vrai dire, il contient tous les genres de sculpture, depuis le bas-relief proprement dit jusqu'à la ronde bosse. Alexandre, monté sur le fameux Bucéphale, s'arrête auprès de Diogène, couché devant son tonneau. L'artiste a choisi le moment où le cynique fait au vainqueur de l'Asie cette réponse si connue : « Ôte-toi seulement de mon soleil. » Cette composition, à laquelle Gustave Planche reproche d'être distribuée comme un tableau, et où l'on signale quelques incorrections de détails, n'en est pas moins une des œuvres les plus mouvementées, les plus poétiques, les plus saisissantes de la sculpture française. « La tête, les épaules, les bras, les mains de Diogène, dit Emeric David, les draperies et les parties nues de plusieurs autres figures, font admirer autant de vigueur que de vérité. Les chevaux, les armes, le monument d'architecture qui décore un des plans éloignés, brillants accessoires, enrichissent le théâtre sans l'embarrasser. Partout de l'action, et cependant celle du philosophe domine. »

Alexandre aux Indes, tragédie-opéra en trois actes, musique de Mereaux, paroles de Morel, représentée à l'Opéra en 1785. Le sujet de cet ouvrage est le même que celui de l'*Alexandre* de Racine. La musique a obtenu un certain succès, et les airs de ballet ont été populaires.

ALEXANDRE IV, surnommé **Ægus**, fils posthume d'Alexandre le Grand et de Roxane, proclamé à sa naissance (323 av. J.-C.), et empoisonné par Cassandre, en 311.

ALEXANDRE V, troisième fils de Cassandre, né l'an 323 av. J.-C., proclamé roi à Thèbes par l'armée macédonienne, il occupa le trône de Macédoine avec son frère Antipater de 297 à 294, après la mort de leur frère aîné Philippe IV.

ALEXANDRE, prétendant au trône de Macédoine, en 278 av. J.-C., était fils d'Amestris, reine d'Héraclée, et de Lysimaque, ancien général d'Alexandre, à qui la Thrace était échue en partage. Son père ayant mis à mort Agathocle, un frère de ses fils, Alexandre s'enfuit et lui fit la guerre de concert avec Séleucus, roi de Babylonie. Lysimaque fut tué dans une bataille. Mais Alexandre ne put hériter de la Thrace, et ne fut pas plus heureux dans ses tentatives pour s'emparer du trône de Macédoine.

ALEXANDRE, fils du dernier roi de Macédoine Persée, fut fait prisonnier avec son père, parut au triomphe de Paul-Émile (168 av. J.-C.), et dans la suite fut réduit à se faire greffier.

ALEXANDRE Ier Balas, roi d'Épire, mort vers 328 av. J.-C. Un oracle ayant prédit qu'il finirait ses jours près du fleuve Achéron, il passa en Italie, appelé par les Tarentins, fit quelques conquêtes dans l'Italie méridionale (Grande Grèce), mais fut vaincu et tué sur les bords d'un autre fleuve Achéron.

ALEXANDRE II, roi d'Épire de 272 à 242 av. J.-C. Il était fils de Pyrrhus, conquit la Macédoine, d'où il fut chassé par Démétrius, fils d'Antigone. Il avait écrit un traité de tactique militaire estimé des anciens, mais qui est perdu.

ALEXANDRE, tyran de Phères, en Thessalie (370 av. J.-C.). Il livrait ses ennemis aux bêtes ou les faisait enterrer vivants. Vaincu par Epaminondas et les Thébains, à Cynocéphale, il fut assassiné par sa femme Thèbe (357).

ALEXANDRE BALA, imposteur qui se fit passer pour le fils d'Antiochus Épiphane, et usurpa le trône de Syrie sur Démétrius Soter, l'an 149 av. J.-C. Trois ans plus tard, il fut vaincu par le fils de celui qu'il avait dépouillé, et tué dans sa fuite par un chef arabe chez lequel il s'était réfugié.

ALEXANDRE II, se fit passer pour le fils d'Alex. Bala, et usurpa le trône de Syrie sur Démétrius Nicator (125 av. J.-C.). Il fut renversé et mis à mort en 122.

ALEXANDRE JANNÉE, roi et grand prêtre des Juifs (106-78 av. J.-C.). Chasse de Jérusalem, il dompta la révolte de ses sujets après une guerre civile de six années, et se vengea par d'horribles cruautés. Il conquit beaucoup de villes en Syrie, en Phénicie et en Arabie.

ALEXANDRE, prince juif, petit-fils d'Alexandre Jannée, suscita plusieurs revoltes contre la domination romaine, et fut tué l'an 53 av. J.-C. par Métellus Scipion, gendre de Pompée.

ALEXANDRE Ier et II, roi d'Egypte. V. PTOLÉMÉE IX et X.

ALEXANDRE - SÉVÈRE (Marcus Aurelius Alexander Severus), empereur romain, né vers l'an 209, en Phénicie, fut adopté par Héliogabale, son cousin, et proclamé empereur en 222, ayant à peine quatorze ans. Par lui, succéda à un règne infâme celui de la justice et de l'humanité; il fit bénir son gouvernement par les peuples, fatigués des extravagantes atrocités de son prédecesseur. Avec lui disparurent une foule d'abus; il créa des institutions civiles, diminua les impôts, améliora la position du soldat, fonda des banques de prêts à un interêt très-modique, et prodigua les encouragements aux lettres, aux sciences et aux arts. A son avénement, le palais impérial était un gouffre où s'engloutissaient tous les revenus de l'empire; Alexandre réforma le luxe de la cour, et montra constamment la plus grande simplicité. Aucun mets recherché ne paraissait sur sa table, même les jours de ceremonie. « La majesté de l'empire se soutient, disait-il, par la vertu, et non par une vaine ostentation. » Il voulut que les charges qui donnaient un certain pouvoir de faire le bien ou le mal fussent accordées au mérite et non acquises à prix d'argent, car, suivant lui, c'est une necessité que celui qui achète en gros vende en détail. Il montra toujours la plus grande tolerance envers les chrétiens, et rendit même un edit en leur faveur. On a prétendu qu'il professait en secret la religion chrétienne, mais ce n'est qu'une supposition. Obligé de faire la guerre à Artaxerce, prince perse, qui luttait contre les Parthes, et qui voulait revendiquer également les possessions romaines en Asie, il remporta sur lui de grands avantages, et il allait soumettre les Germains, lorsqu'il fut assassiné en 235 par Maximin, soldat thrace, chef d'un corps d'auxiliaires, et qui prit un moment la pourpre. Sa mort causa une douleur universelle dans l'empire.

Son surnom lui vint de la sévérité qu'il déploya contre l'indiscipline des troupes et contre les concussionnaires, quoiqu'il fût d'un caractère doux et humain. C'est ainsi qu'il fit étouffer par la fumée d'un feu de bois vert un certain Turinus, qui avait trafiqué de son crédit auprès de lui. Pendant le supplice, un crieur repetait au peuple : « Punit par la fumée pour avoir vendu de la fumée. »

ALEXANDRE, empereur de Constantinople, né vers 870, m. en 912. Troisième fils de Basile le Macédonien, il régna d'abord conjointement avec son frère Léon le Philosophe, puis seul après la mort de celui-ci (911). Il se livra dès lors à tous les excès, deposa Euthymius, patriarche de Constantinople, exila l'imperatrice Zoé et son fils Constantin Porphyrogénète, et mourut au moment où les Bulgares se preparaient à ravager l'empire.

ALEXANDRE Ier, roi d'Ecossse de 1107 à 1124, dompta ses sujets révoltés.

ALEXANDRE II, roi d'Ecossse de 1214 à 1249. Il fit une irruption en Angleterre pour soutenir les barons révoltés contre Henri III, obtint quelques succès, mais fut ensuite contraint de subir une paix humiliante. Une grande partie de son règne fut employée à reprimer les revoltes des clans celtiques.

ALEXANDRE III, roi d'Ecosse, fils du précédent, monta sur le trône à l'âge de neuf ans (1249), combattit avec succès les Norvégiens, et les contraignit à renoncer à leurs prétentions sur les îles Hébrides. Il mourut d'une chute de cheval, en 1285.

ALEXANDRE JAGELLON, grand-duc de Lithuanie, élu roi de Pologne en 1501, mort en 1506. Il eut à lutter, pendant son règne, contre les Moscovites et les Tatars. Ce fut lui qui reunit en code les lois de la Pologne.

ALEXANDRE FARNÈSE. V. FARNÈSE.

ALEXANDRE DE MÉDICIS. V. MÉDICIS.

ALEXANDRE Ier, Pawlowitch, empereur de Russie, fils de Paul Ier, né à St-Pétersbourg, en 1777, mort en 1825, à Taganrok. Il monta sur le trône en 1801, après le meurtre de son père, auquel on le soupçonna, sans preuves, de n'être pas resté étranger. Phénomène remarquable, et qui montre bien la puissance d'expansion des principes émis par la revolution française, il fut successivement le chevaleresque adulé de la terre, le représentant des idées libérales, et entraina son pays dans la voie des réformes et du progrès. Ses premiers actes furent une reparation des cruautés du règne precédent. Il ouvrit les cachots, rappela les bannis, abolit la censure, les tribunaux secrets, la confiscation, la torture, les ventes publiques de serfs; diminua les impôts, adoucit la legislation criminelle, fonda des universités, des écoles et des hospices; réforma le code criminel, protégea la liberté commerciale et industrielle, et s'appliqua à faire fleurir dans ses vastes Etats les lettres, les sciences et les arts, dont les bienfaits étaient jusqu'alors restés presque inconnus à la Russie. A son avénement au trône, il maintint d'abord la paix qui trouva établie avec la France; mais en 1805, inquiet des envahissements de Napoleon en Allemagne, il entra dans la troisième coalition, formée par l'Angleterre, l'Autriche et la Suède. La bataille d'Austerlitz força l'Autriche à signer la paix de Presbourg; la journee d'Iena renversa l'édifice que le grand Frederic avait mis toute sa vie à élever, et les défaites successives qu'Alexandre essuya en 1807, à Eylau et à Friedland, amenerent la fameuse entrevue qui eut lieu sur le Niemen entre lui et Napoleon, et les deux souverains se jurèrent une éternelle amitié. Quelques jours après fut signé le traité de Tilsitt, par lequel l'empereur de Russie reconnut toutes les conquêtes de son ennemi, et adhéra au système du blocus continental (8 et 9 juillet 1807). Le roi de Suède, son ancien allié, ayant refusé de fermer ses ports aux vaisseaux anglais, il lui fit la guerre, et lui enleva la Finlande en même temps qu'il se rendait maître de plusieurs provinces de la Perse et de la Turquie. L'entrevue d'Erfurt vint encore resserrer son alliance avec Napoleon; pour lui, il ressentait d'ailleurs la plus vive admiration. Cependant quelques modifications au système continental, qui lui étaient imposées par les besoins de ses peuples, et l'occupation du duché d'Oldenbourg par les troupes françaises, amenèrent une rupture

entre les deux souverains, et la guerre ne tarda pas à sortir de cette situation. On connait les resultats de cette funeste campagne de 1812 entreprise par Napoleon. Pendant que les debris de l'armée française se retiraient en Allemagne, Alexandre lança de Varsovie un manifeste par lequel il appelait l'Europe aux armes (1813), et forma une nouvelle coalition dans laquelle entrèrent l'Angleterre, la Prusse, la Suede et l'Autriche. Les alliés essuyèrent d'abord plusieurs defaites à Lutzen, à Bautzen et à Dresde, mais la bataille de Leipsick leur ouvrit les portes de la France, et ils arrivèrent jusqu'à Paris (1814), malgré les prodiges de genie que fit Napoleon dans cette campagne immortelle. Alexandre, qui jouait le principal rôle dans ces évenements, contribua à replacer la famille des Bourbons sur le trône, et se conduisit avec une moderation et une bienveillance qui lui concilièrent l'estime des classes élevees, moins sensibles aux humiliations de l'invasion étrangère que charmees de l'affabilité de l'autocrate vainqueur. Après avoir signé le traité qui assurait la paix generale et garantissait à la France l'intégrité de son territoire primitif, il se rendit en novembre 1814 au congrès de Vienne, où il fit confirmer l'occupation de la Pologne, qu'il avait consommee l'annee précédente. Après le retour de Napoleon de l'île d'Elbe et la bataille de Waterloo, Alexandre revint à Paris avec les troupes alliées (1815), et participa cette fois aux mesures rigoureuses prises contre la France; néanmoins il s'opposa à son démembrement et sauva plusieurs monuments qu'on voulait détruire. Avant de quitter Paris, il signa avec les souverains de Prusse et d'Autriche le traité de la *Sainte-Alliance*, qui, sous l'apparence d'une ligue pour le triomphe du christianisme, était en realité qu'une coalition des rois contre les principes libéraux, coalition au nom de laquelle il fut entraine plus tard à comprimer la liberté en Europe. Pendant quelque temps, Alexandre occupa de l'administration de ses vastes Etats, octroya à la Pologne une constitution qui ne fut jamais appliquée, travailla à reparer les maux de la guerre, établit des colonies militaires dans les parties les moins habitées de son empire, expulsa les jesuites, son aïeule Catherine les ayant attirés en Russie, et adoucit le sort des serfs. Dans les dernières années de sa vie, il demeura fidèle à l'esprit qui avait dicté le traité de la Sainte-Alliance, et se montra complaisant envers les idées libérales qu'il avait professées au début de sa carrière. Au reste, il ne s'apparentait plus à cette epoque. Depuis la deuxième invasion, il était tombé sous l'empire de la mystique Mme de Krudner (V. ce nom), qui l'avait entraine dans un quiétisme religieux enervant, et dont l'influence funeste survecut même à la perte de son crédit. Il mourut d'une fièvre endémique pendant qu'il visitait les provinces méridionales de son empire. Ses derniers moments furent troublés par la découverte d'une vaste conspiration entreprise par la jeunesse russe des hautes classes, sous l'influence d'idées qu'elle avait rapportées de la France.

Alexandre fut un prince éclairé et doué de qualités incontestables; il acquit des droits à la reconnaissance de la France par sa modération et le frein qu'il imposa à la vengeance que les alliés voulaient tirer de vingt ans de revers et d'humiliations, mais la loyauté fut loin de présider à tous les actes de sa vie; il ne se montra que trop souvent fidèle à cette politique cauteleuse qui est de tradition chez les souverains moscovites, et, à côté ainsi l'épithète de *Grec du Bas-Empire* que Napoleon lui donna dans ses amères recriminations. Il ne laissait point d'enfant, et son frere Nicolas lui succéda.

ALEXANDRE II, empereur de Russie, fils aîné de Nicolas et de Frédérique-Louise-Charlotte-Wilhelmine, sœur du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, né à Saint-Pétersbourg le 29 avril 1818. Élevé d'abord par sa mere et placé sous la direction du général allemand Moerder, il fut confié ensuite aux soins du poète russe Joukowski, qui acheva son éducation. Ce dernier appartenait, comme le czar Nicolas, au vieux parti russe. Le caractère du jeune prince porta l'empreinte de ces influences diverses. Revêtu dès son enfance de l'habit de soldat et de hautes dignites militaires, formé pour la guerre et pour l'autocratie, il se pliait difficilement neanmoins à la forte discipline que son pere imposait autour de lui, et il tomba même dans une reclamation dont on essaya de le guérir par un voyage en Allemagne, pendant lequel il épousa la princesse Marie, fille du grand-duc de Hesse-Darmstadt (1841). Nicolas mourut, comme on le sait, en mars 1855, au milieu des embarras de la guerre de Crimee. Alexandre, hérétiquement *une situation qu'il n'avait point faite*, suivant l'expression de Napoleon III, soutint quelque temps encore la politique héréditaire des czars et continua la guerre avec assez d'énergie, mais plutôt, à ce qu'il semble, pour satisfaire l'honneur militaire et les vieux sentiments moscovites. Après la prise de Sebastopol, il jugea sagement qu'il était temps d'accepter les conditions que les alliés mettaient à la paix, envoya ses plénipotentiaires à Paris, et parut dès lors vouloir consacrer toute l'activité de son gouvernement aux affaires intérieures de son vaste empire, qui lui doit d'importantes améliorations, quelques réformes administratives et un développement considérable de l'instruction publique. L'œuvre la plus importante de son règne et de sa politique est jusqu'à présent l'emancipation des serfs, qu'il a courageusement commencee, et qui se complétera sans doute par des mesures ultérieures. Cette noble initiative ne peut malheureusement faire oublier sa conduite recente envers la Pologne. Dans cette question, en effet, il parait suivre entièrement les inspirations du vieux parti russe. *Tout ce que mon père a fait est bien fait*, a-t-il dit à cet egard. Et l'on sait combien Nicolas fut impitoyable envers cette malheureuse nation. Dès le début de l'insurrection actuelle (V. POLOGNE), la répression prit un caractère implacable qui n'a fait que s'aggraver, épouvantant l'Europe par des actes d'une férocité inouïe, dont la responsabilité rejaillit en partie sur le prince qui choisit, qui maintient et qui récompense des generaux comme Mouraview et autres proconsuls, que sans aucun doute l'histoire flétrira du nom de bourreaux. Comme homme privé, Alexandre est, dit-on, plein de douceur, d'intelligence et d'aménité. On vante même ses tendances libérales, au moins dans les questions qui n'intéressent point la domination russe. Il paraît en outre doué de cette habileté moscovite que Napoleon Ier, juge un peu partial, il est vrai, a comparé à la finesse astucieuse des *Grecs du Bas-Empire*.

Papes :

ALEXANDRE Ier, pape de 108 à 117. On n'a aucun détail sur sa vie. Les *Épîtres* qui ont été mises sous son nom sont apocryphes.

ALEXANDRE II, pape de 1061 à 1073. Il eut à lutter contre l'antipape Honorius II, que lui opposa l'empereur Henri IV; força les princes normands à rendre les terres qu'ils avaient envahies en Italie, et s'opposa aux persécutions contre les juifs.

ALEXANDRE III (Roland RAINUCE), pape de 1159 à 1181. Appuyé sur la ligue lombarde, il eut à lutter successivement contre les antipapes Victor IV, Pascal III et Calixte III, suscités par l'empereur Frédéric Barberousse, avec qui il se reconcilia à Venise en 1177. Alexandre III convoqua le troisième concile de Latran (1179), et y fit porter plusieurs décrets importants, entre autres celui qui attribuait aux seuls cardinaux l'élection des papes, et celui qui reservait au souverain pontife la canonisation des saints.

ALEXANDRE IV (Rinaldi), pape de 1254 à 1261, établit des inquisiteurs en France, à la prière de saint Louis, et lutta sans succès contre Mainfroi, fils naturel de l'empereur Frédéric II, et qui s'était emparé de l'Italie méridionale. C'est sous son pontificat que parut en Italie la secte des *flagellants*.

ALEXANDRE V, pape de 1409 à 1410. Il fut élu par les cardinaux du concile de Pise, qui voulaient déposer le Grégoire XII et le Benoit XII. Sa nomination ne mit pas fin au schisme.

ALEXANDRE VI (Roderic-Lenzuolo BORGIA), né en 1431, à Jativa, en Espagne, descendait, du côté paternel, par sa mère, Jeanne Borgia, des anciens rois d'Aragon. Il se fit remarquer dès sa jeunesse par le développement prématuré de son intelligence et par la fougue de ses passions. Étudiant et soldat, puis soldat, il fut appelé à Rome en 1456 par son oncle Alphonse Borgia, qui venait d'être élevé au trône pontifical sous le nom de Calixte III, et qui le fit successivement archevêque de Valence, cardinal et vice-chancelier de l'Eglise. Antérieurement, il avait eu d'une certaine Rosa Vanozzo cinq enfants, dont deux surtout acquirent la plus hideuse celebrité, César et Lucrèce Borgia. Décoré de la pourpre romaine, Roderic ne renonça point à ses désordres; mais, dans l'intérêt de son ambition, il les couvrit d'un voile impénétrable et mit des lors autant de zèle à affecter les vertus qui lui manquaient que de soin à dissimuler ses vices. Sous le pontificat de Sixte IV, il fut chargé de diverses négociations qui mirent en lumière son habileté politique, mais qui ne furent point toutes heureuses. A la mort d'Innocent VIII, il fut élu pape, et, s'il faut en croire les historiens contemporains, il avait gagné tout le collège, à l'exception de cinq cardinaux, soit à prix d'or, soit par la promesse de dignites et de bénéfices (1492). Dès ce moment il établit à Rome sa famille, dont l'existence n'était plus un mystère pour personne. François, son fils aîné, reçut le commandement des troupes papales, et César fut nommé cardinal l'année suivante. Prince plutôt que pontife, et dans un siècle ou la perfidie, le parjure et la cruauté paraissaient des moyens légitimes de gouvernement, Alexandre VI se proccupa exclusivement de sa domination temporelle en Italie, et entreprit de dépouiller et de réduire les familles puissantes qui dominaient dans les Etats de l'Eglise, ainsi que ces barons romains qui avaient un tel pouvoir, qu'on les nommait les *menottes* du pape. Dans cette lutte contre les grands, ce nouveau Louis XI, moins puissant par les armes, mais moins scrupuleux encore sur les moyens, ne recula devant aucun forfait pour s'agrandir et enrichir sa famille. Les Malatesta, les Manfredi, les Colonna, les Orsini, les Vitelli, furent tour à tour les victimes de ses perfidies, dont le principal instrument était son fils César, et à l'execution desquelles il employait le meurtre, la corruption, le parjure, le mensonge, etc. Sa vie entière est un tissu d'horreurs de toute nature, qui fit donner depuis aux vers de cette espèce le nom d'*alexandrins*.

ALEXANDRE de Villedieu, écrivain du XIIIe siècle, composa vers 1209 une grammaire en vers intitulée *Doctrinale puerorum*, et qui eut une vogue immense dans les écoles du moyen âge.

ALEXANDRE de Hales, célèbre théologien anglais de l'ordre des cordeliers, appelé le *Docteur irréfragable* et la *Fontaine de vie*, enseigna avec succès la philosophie et la théologie à Paris, et, l'un des premiers, mit à profit les traductions arabes d'Aristote. Il mourut en 1245.

ALEXANDRE (Noël), théologien, né à Rouen en 1639, mort à Paris en 1724. Il appartenait à l'ordre des dominicains. Attaché aux doctrines jansénistes, il protesta contre la bulle *Unigenitus* et signa le *Cas de conscience*. Savant et laborieux, il composa un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque surtout une *Histoire ecclésiastique* (en latin) fortement empreinte de gallicanisme.

ALEXANDRE (D. Jacques), bénédictin, né à Orléans en 1653, mort en 1734; inventeur des horloges à équation, auteur d'un bon *Traité des horloges* (1734).

ALEXANDRE (Charles), helléniste, né à Paris en 1797. Il est inspecteur général des études et membre du jury d'agregation. On lui doit d'estimables travaux lexicographiques qui ont été adoptés dans l'enseignement, notamment un *Dictionnaire grec-français*, un *Dictionnaire français-grec*, une *Méthode pour faire des thèmes grecs*, etc.

ALEXANDRÉE (sainte), vierge et martyre à Ancyre, au IVe siècle. Honorée le 18 mai.

ALEXANDRETTE ou **SCANDEROUN**, petite ville de la Turquie d'Asie, en Syrie. Elle doit toute son importance à Alep, dont elle est le port naturel, bien qu'elle en soit éloignée de 140 kil. Mouvement de navigation considérable; 500 hab.

ALEXANDRIE, ville et port d'Egypte, fondée par Alexandre le Grand en 331 av. J.-C., située sur la langue de terre qui sépare le lac Maryouth de la Méditerranée, à 170 kil. N.-O. du Caire; entrepôt du commerce égyptien et d'une grande partie de celui de l'Arabie, de la Nubie, de l'Abyssinie. Elle fut célèbre autrefois par son école de philosophie et par l'importante bibliothèque recueillie par les Ptolémées. Elle avait, sous Auguste, plus de 300,000 habitants, et en compte à peine aujourd'hui 60,000. C'est le seul grand port commercial que l'Egypte possède actuellement sur la Méditerranée.

Les monuments principaux de cette ville célèbre sont :

LE PHARE. De la pointe orientale de l'île de Pharos se détachait une espèce de jetée ou digue entourée d'eau. C'est là que fut bâti, par le Cnidien Sostrate et sous le règne de Ptolemée Philadelphe (283 av. J.-C.), le célèbre *Phare d'Alexandrie*, que l'antiquité considérait comme une des sept merveilles du monde. Un vaste corps de bâtiment en marbre blanc, ouvert de tous côtés, composait le premier étage. Ce palais était surmonté d'une immense tour carrée, également en marbre, avec des galeries étagées les unes au-dessus des autres, formant les plus gracieuses colonnades. La hauteur totale était de quatre cents pieds, et au sommet se trouvait un grand miroir qui réfléchissait les vaisseaux avant que l'œil pût les apercevoir à l'horizon. En 1518, le Phare étant totalement ruiné, le sultan Sélim fit construire sur l'emplacement une mosquée et le château que l'on y voit aujourd'hui.

L'HEPTASTADE. Cette chaussée, qui unit la ville à l'ancienne île de Pharos, fut ainsi nommée parce que sa largeur était de sept stades. Elle coupait en deux le havre d'Alexandrie, et lui donnait ainsi deux ports : l'un appelé *Grand-Port*, l'autre *Eunoste*, ou port du bon retour. Elle a été si considérablement élargie par les sables et les débris accumulés à sa base, que la nouvelle ville a pu s'y réfugier tout entière. Le môle antique portait un aqueduc destiné à faire arriver dans l'île de Pharos les eaux du Nil, et établissait, par deux ouvertures qui y avaient été pratiquées, une double communication entre les deux ports qu'il séparait.

COLONNE DE POMPÉE OU DIOCLÉTHIENNE. Cette colonne, improprement nommée de Pompée, fut élevée en l'honneur de Dioclétien par un gouverneur de l'Egypte, Pompeianus, dont le nom explique la tradition erronée qui attribue ce monument à Pompée. Elle s'élève à 1 kilomètre environ de la porte méridionale de la ville arabe, elle se trouvait comprise dans l'enceinte même d'Alexandrie. Elle n'a plus d'autre utilité que de servir de point de reconnaissance aux vaisseaux qui arrivent du large et aux caravanes qui débouchent du désert. C'est une colonne haute de 22 m. 50 c., d'un seul bloc de granit rose, dont l'exécution est le plus admirables; son diamètre est de 3 m. Une masse carrée, supportée par deux assises de pierres siliceuses, lui sert de base. Le fût est grec, tandis que la base, le piédestal et le chapiteau accusent le style dégénéré du IVe siècle de l'ère chrétienne. Le chapiteau est d'ordre corinthien, à feuilles de palmier sans dentelures. Une statue colossale paraît avoir autrefois surmonté le monument, mais on n'en a trouvé que des débris informes.

AIGUILLES DE CLÉOPÂTRE. Obélisques situés